

L'école nouvelle
française

REVUE DE

.....

L'ÉCOLE
NOUVELLE
française

49

ASPECTS PSYCHO-PÉDAGOGIQUES
DES
FOYERS DE JEUNES TRAVAILLEURS

par Louis Raillon

JANVIER 1957
mensuel



COLLECTION
L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE
pour les éducateurs

- G. ARMETT. — EN REGARDANT MES ENFANTS VIVRE
Observations, au jour le jour d'une maman.
225 Fr.
- R. COUSINET. — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ET
L'ÉDUCATION NOUVELLE.
Dans quel sens cet enseignement devrait-il
s'orienter pour s'adapter aux sciences histori-
ques et à la psychologie des enfants ? C'est
l'importante question brillamment traitée par
M. Cousinet, chargé de cours à la Sorbonne.
240 fr.
- R. COUSINET. — FAIS CE QUE JE TE DIS !
Simple conseils aux mères de famille, donnés
avec humour et sens pratique 150 fr.
- R. COUSINET. — LA CULTURE INTELLECTUELLE
L'auteur s'est proposé de définir la culture
intellectuelle et d'en montrer les exigences
pédagogiques. Un fort volume 600 fr.
- X.X.X. FICHES DE DECOUVERTES série B
Ensemble de 32 fiches réparties en 4 sujets :
mer — forêt — village — ferme. Fiches d'ex-
ploration du milieu établies par les meilleurs
techniciens des méthodes d'éducation active.
150 fr.

EDITIONS DES PRESSES D'ILE DE FRANCE

1, rue Garancière, Paris 6^e

AVANT-PROPOS

Voici. Il y a maintenant des jeunes, qui ne sont ni des élèves, ni des étudiants, ni même des apprentis, et qui sont des travailleurs. Des travailleurs, c'est-à-dire des gens dont la société se sert, parce qu'elle a besoin d'eux, mais dont elle se sert, nous n'oserions pas dire avec cynisme, ni même peut-être avec négligence (et encore !) mais en tout cas, sans soin, comme d'outils que l'on prend quand il faut, et qu'on laisse rouiller quand on ne s'en sert pas. Mais ils sont des êtres vivants, et des êtres vivants qui ne servent pas, ou qui servent mal, constituent un danger social. Et se servir d'eux sans les servir, constitue une imprudence, un danger (on ne le sait que trop !), et une mauvaise action. Et le problème s'aggrave, parce que le nombre de ces jeunes travailleurs, par le fait de la guerre et de l'après-guerre, ne cesse d'augmenter. Ce problème, M. L. Raillon le connaît bien, il en présente ici quelques solutions intéressantes, il n'en dissimule pas la gravité, il en montre les aspects, il indique les voies à suivre pour essayer de le résoudre. Il y faudra certes du temps, des efforts nombreux, de multiples bonnes volontés. L'essentiel est d'abord d'y apporter de la clairvoyance, et du courage, et ce sont des qualités manifestes dans le Cahier que nous présentons aujourd'hui.

R. C.

« La jeunesse au travail n'est pas à l'école, n'est pas en famille, n'est pas logée, ou si mal, dans les hôtels mal contrôlés (les hautes chambres des gargotes), n'est pas dans les syndicats, n'est pas dans les mouvements de jeunesse, n'est pas dans les partis. Elle ne vote pas, elle ne paie pas ses impôts : on a déjà changé d'adresse lorsqu'arrive la feuille du percepteur. Elle va trois fois par semaine au cinéma, joue aux billards électriques dans les cafés, court les bals, assiste aux matches de boxe ou de foot-ball et grille les feux rouges.

Avec la recrudescence de natalité en marche vers dix-huit ou vingt ans, cette jeunesse, sans logis et sans attache, va prendre les prochaines années une singulière importance démographique, et il sera sans doute impossible de résoudre ses problèmes propres par le biais des institutions familiales, scolaires, militaires et même, probablement, de l'employer. »

Jean MAIGNE.

ASPECTS PSYCHO-PÉDAGOGIQUES DES FOYERS DES JEUNES TRAVAILLEURS

Le problème n'est pas neuf : des jeunes, qui n'ont plus l'âge scolaire, qui ne sont pas encore des adultes, sont contraints de quitter le toit familial pour aller chercher au loin du travail. Ce sont des ruraux trop nombreux pour une terre exigüe ; ce sont des citadins, originaires de petites villes sans débouchés économiques ; ce sont des garçons à la vocation insatisfaite, qui rêvent de la grande ville ; ce sont parfois aussi des adolescents ombrageux, qui, après quelques difficultés familiales, ont trouvé avantageux de « couper les ponts » et de « monter » au chef-lieu ou à la capitale.

Si le problème n'est pas neuf, on voit tout de suite qu'il se pose, à mesure que les années passent, avec une acuité sans cesse accrue. Car si la décentralisation industrielle est à l'ordre du jour, elle ne fera fatalement que multiplier les « centres » qui attireront la population ouvrière d'alentour. Par ailleurs, le problème du logement ne s'améliore qu'avec une désespérante lenteur, et ce n'est pas dans les appartements « économiques et familiaux » que les jeunes travailleurs trouveront des chambres à louer. Enfin les petits progrès des sciences sociales ont habitués quelques esprits à rechercher les causes de certains phénomènes

désagréables, comme celui de la délinquance juvénile, par exemple. On commence à s'apercevoir que laisser des jeunes de 14, 15, 16 et même 18-20 ans, se loger au hasard des hôtels meublés ou des chambres de bonnes, se divertir dans certains bistros, traîner le dimanche dans certaines rues ou certaines « Ker-messes », c'est favoriser la culture des champignons : délinquance, vagabondage, prostitution et de quelques autres aussi vénéneux. Aussi bien, depuis quelques années, se sont multipliées les initiatives pour offrir à la jeunesse ouvrière des foyers, réalisant ainsi ce que les théoriciens appellent une opération de prévention sociale.

Je ne voudrais pas que l'on se méprenne sur mes intentions. Tous ceux qui participent à cet effort, au mépris de leur carrière, de leur intérêt personnel, ont droit à notre admiration, à notre louange et, bien davantage, à notre collaboration. Ceux qui parlent de prévention sociale ont le mérite, en sachant parler le langage *up to date*, de contribuer à toucher le public et par là-même à faire avancer la question, ce qui, après tout, est l'essentiel. Mais, si les termes d'inadaptation juvénile ne doivent pas être oubliés dans cette affaire, il faut reconnaître, avant tout, que la Société s'est trouvée jusqu'ici avoir une singulière bonne conscience vis-à-vis des jeunes travailleurs. Ce n'est pas par souci de prévention sociale que l'Etat construit des internats pour les lycéens, les collégiens et des cités universitaires — en trop petit nombre d'ailleurs — pour les étudiants. C'est tout simplement parce que ces jeunes appartiennent à un âge en devenir : l'adolescence, et que cette étape délicate demande, pour être franchie avec succès, un certain nombre de conditions psycho-pédagogiques. Cet air de maturité que donne le travail en usine, doit-il faire oublier que les jeunes travailleurs sont, eux aussi, des adolescents ? Et tous les adolescents n'auraient-ils pas droit à l'éducation, quelle que soit leur condition sociale ? Ces questions doivent être posées ; car il devrait être possible — au moins — d'accorder aux foyers de jeunes travailleurs le bénéfice de certains avantages matériels accordés par exemple aux restaurants universitaires.

Quoi qu'il en soit, en trop petit nombre sans doute, des foyers

existent. On aurait d'eux une idée bien fausse si l'on les imaginait sous les seuls aspects d'hôtels et de restaurants. Il s'y fait tout un travail éducatif du plus haut intérêt et ce sont les lignes de forces de ce travail que je voudrais dégager ici, sans avoir la prétention d'avancer des idées originales ou personnelles. Aussi bien, sans négliger d'autres sources d'information, je partirai de trois expériences dont j'ai eu à connaître et que j'évoquerai tout d'abord.

I - TROIS EXPÉRIENCES PARMIS D'AUTRES

1° Rennes

A l'origine du Foyer de Jeunes Travailleurs de Rennes, il y a la découverte faite par quelques étudiants, en 1937, de l'inégalité des conditions matérielles qui étaient faites aux jeunes intellectuels et aux jeunes travailleurs. La cité universitaire dont ils bénéficiaient, ils firent le projet d'en édifier la réplique pour les jeunes travailleurs. Le plus admirable n'est pas, sans doute, que des garçons de 18-20 ans aient eu cette idée généreuse ; c'est que les mêmes, quelques années plus tard, l'aient réalisée et travaillent encore à son achèvement.

Au passage, soulignons le rôle que joua dans la genèse de cette entreprise, un mouvement de jeunesse, aujourd'hui en crise et dont l'une des tâches était la rencontre des différents milieux sociaux.

« A cette époque, écrit Robert Rème, les mouvements spécialisés d'Action catholique, encore tout près de leur origine, effectuaient leur percée et s'efforçaient de faire prendre conscience à chaque milieu de ses problèmes de vie particuliers. « L'A.C.J.F. qui les réunissait, effectuait les synthèses nécessaires et maintenait les contacts entre ces divers milieux. C'est dans le cadre des activités de ces mouvements spécialisés de « l'A.C.J.F. que l'équipe d'étudiants dont je vous parlais précédemment fit une seconde découverte dont le parallélisme avec

« la première allait lui faire entrevoir immédiatement la solution qui s'imposait. Mais il allait lui falloir huit ans pour la réaliser. Des jeunes de 14, 15, 16 ans venaient aussi à Rennes, leurs études primaires terminées, pour acquérir une formation professionnelle ou se perfectionner dans une technique déjà acquise, soit dans un établissement professionnel sans intérêt, soit dans une entreprise industrielle ou artisanale. Que leur offrait une ville comme Rennes ? Pour quelques-uns, la possibilité de loger ou de prendre pension complètement chez des amis ou des parents (au moins provisoirement car en règle générale les heurts ne tardaient pas à se produire), pour la plupart la vie à plusieurs dans des chambres garnies louées par des petits cafés ou restaurants des quartiers les plus populeux de la ville. D'autre part rien ne préparait ces jeunes à faire effort d'eux-mêmes pour bénéficier des possibilités éducatives et culturelles que pouvaient leur offrir les groupements existants. »

« Cette constatation, on peut encore la faire à Rennes où tous les jeunes susceptibles d'être logés au Foyer ne peuvent y être reçus faute de places ou ne désirent pas y venir, et nous reparlerons de ce problème. C'est encore la constatation que des récentes enquêtes dans l'Ouest mettent en évidence. A Nantes, une seule Assistante sociale a découvert 40 jeunes du bâtiment logés dans des conditions inadmissibles. A Brest, 28 jeunes ouvriers incapables de louer une chambre organisent eux-mêmes un « dortoir » dans une salle commune de hasard. »

« Par comparaison, la situation des étudiants devenait enviable. La solution qui s'imposait à l'esprit consistait à mettre à la disposition des jeunes apprentis ou ouvriers des services équivalents : créer une cité du jeune travailleur qui comprendrait à la fois des services d'aide éducatifs, culturels, professionnels. » (1)

Ce n'est qu'à la Libération que les jeunes et audacieux fondateurs, groupés sous l'égide des « Amitiés Sociales », comme ils baptisèrent leur association, purent enfin réaliser leur pro-

(1) Rééducation, mai-juin 1954.

jet. Celui-ci était alors rendu à la fois plus urgent et plus ardu par suite des bombardements qui avaient aggravé à Rennes les difficultés de logement pour les jeunes travailleurs. Au milieu d'avatars de toutes sortes, les différents services du futur Foyer se fondèrent dans des baraquements qui n'étaient même pas contigus. Après mille démarches pour obtenir des subventions des différentes collectivités locales et des institutions sociales, un terrain fut acquis sur lequel aujourd'hui deux bâtiments neufs ont succédé aux baraques.

Le rez-de-chaussée du premier bâtiment comporte deux vastes salles à manger, cuisines, office, vestiaires, etc... permettant de servir 200 à 250 repas par service. Nombre de jeunes, en effet, sans habiter au foyer, y prennent leur repas. C'est un élément important, affirment les organisateurs, pour éviter au Foyer de devenir une collectivité renfermée sur elle-même. Il est à noter que, après avoir expérimenté « tous les systèmes », ce sont les éducateurs qui font le service de table au restaurant.

Actuellement, 80 jeunes logent au Foyer. Quand les travaux seront terminés, il y aura 150 places. Dans les deux bâtiments déjà édifiés, les chambres comportent trois lits. Elles sont destinées par priorité aux jeunes de 14-17 ans. Cette disposition a été retenue, non seulement pour des raisons d'ordre économique, mais aussi d'ordre psychologique. L'expérience antérieure a montré que les adolescents préfèrent, à l'isolement de la chambre individuelle, le compagnonnage à deux ou trois. Chaque étage comporte un appartement familial de trois pièces-cuisine pour le logement de l'éducateur-animateur du groupe de 20-25 jeunes qui habitent dans son secteur. « La réalisation de ces appartements, explique Robert Rème, est une charge lourde, mais ils permettent au Foyer de bénéficier de l'atmosphère qu'entraîne la vie familiale d'un ménage. » Un foyer qui vit quotidiennement au milieu des jeunes — tout en conservant l'intimité nécessaire à sa propre vie — un foyer accueillant qui leur est ouvert est un véritable témoignage de la réalité du titre « Foyer ».

L'un des deux bâtiments déjà réalisés abrite un foyer de semi-liberté. On sait que les foyers de semi-liberté constituent,

pour les jeunes ayant été l'objet d'une décision judiciaire, la dernière étape d'une rééducation. Ces jeunes travaillent, bien entendu, comme les autres à l'extérieur ; ils partagent la même vie que les autres jeunes travailleurs : dans la vie quotidienne, rien ne les distingue. Pour l'extérieur, ils habitent au « foyer de jeunes travailleurs ». Ils sont seuls à connaître leur statut particulier. Cet amalgame est sans aucun doute une initiative pédagogique extrêmement heureuse ; mais elle est possible, il faut le souligner, grâce à la présence, à l'action quotidienne d'éducateurs avertis.

Un troisième bâtiment est prévu pour compléter l'équipement du foyer rennais. Il comportera, cette fois, des chambres individuelles, avec cabinet de toilette, pour les aînés (18-25 ans). Le plan adopté prévoit des séries de 9 à 10 chambres individuelles disposant d'un living-room et d'un petit office-salle à manger pour répondre à certaines nécessités de la vie de travail (notamment pour les horaires 3 huit). Des logements de familles d'éducateurs sont également prévus à raison d'un pour quarante chambres car leur rôle est évidemment différent de celui des éducateurs chargés des plus jeunes.

Bien entendu, des salles communes à tous, ont été prévues, au bâtiment I, pour les différentes activités de loisirs : photo, pyrogravure, décoration, bibliothèque, etc... Néanmoins chaque bâtiment comporte des salles de réunion. L'objectif des éducateurs n'est pas, d'ailleurs, de polariser au Foyer toute l'activité des jeunes, mais de les inciter à s'intégrer dans les groupements divers qui s'offrent à eux dans la ville.

2° Courbevoie

Le Foyer Branly, situé à Courbevoie, dans la banlieue nord-ouest de Paris, constitue une expérience très différente, en apparence, de celle de Rennes. Nous avons souligné, en effet, pour Rennes, l'action persévérante d'une même équipe voulant réaliser pour les jeunes travailleurs l'équivalent des « privilèges » matériels octroyés aux étudiants ; au contraire, le conseil d'administration du Foyer Branly a connu diverses fluctuations et

a même été, un temps, entre les mains de jeunes bourgeois faisant « joujou » avec l'action sociale. A Rennes, la « clientèle » du Foyer se trouve beaucoup plus homogène qu'à Courbevoie ; nous pourrions multiplier les points de comparaison.

En fait, le Foyer de Courbevoie est né, après la Libération, d'une occasion : un local vide, ancien orphelinat, qui est d'abord loué par une association populaire de voyages culturels, afin d'assurer un « transit » aux jeunes travailleurs en congé ; assez rapidement, le local sert pendant l'hiver à dépanner des jeunes travailleurs de la région parisienne qui ne savent où se loger ; cet usage devient, peu à peu, exclusif. Pendant plusieurs années, le Foyer a pour directeur un militant ouvrier célibataire qui vit en parfaite communauté avec les jeunes. Ceux-ci sont une vingtaine : le recrutement est limité par l'exiguité des locaux ; les jeunes cherchent à agrandir leur domaine en construisant eux-mêmes, pendant leurs loisirs, une baraque en planches. Ce petit nombre nuit grandement à la rentabilité de l'entreprise, d'autant plus que personne ne se sent le droit de refuser l'entrée du Foyer aux garçons sans travail et sans ressources. Il est arrivé souvent que la proportion de ces jeunes chômeurs ait été de 30 à 50 %. C'est là tout le problème des jeunes qui arrivent à Paris « pour trouver du boulot » et qui végètent. Pour compliquer les choses, ce sont parfois des inadaptés, des retardés mentaux, des caractériels. Le Foyer, pour eux, cherche du travail, cherche des chambres, cherche des ressources. Toute une légende dorée — sur fond noir — serait à recueillir sur cette période qui se termine même par un conflit avec une Administration tatillonne, laquelle menace de fermer le Foyer : mais, ne sachant où loger ces jeunes, cette menace reste lettre morte.

La solution vient enfin : un nouveau directeur multiplie les démarches pour que, la propriété étant acquise, des emprunts puissent être réalisés pour des améliorations et des agrandissements. Sans doute la maison ne sera-t-elle jamais assez grande : « si l'on répondait oui à toutes les demandes, il nous faudrait au moins la gare Saint-Lazare ». Ce petit nombre favorise les échanges. Très souvent, le soir, un invité (journaliste, avocat, professeur, etc...) partage le repas des pensionnai-

res et passe la soirée avec un groupe de garçons qui l'interviewent sur son activité professionnelle.

3° Porte de Bagnolet

L'urgence du problème suscite sans cesse des initiatives nouvelles. Nous évoquerons maintenant le travail réalisé par des jeunes de 18-21 ans qui ont transformé, en mars 1956, un ancien octroi de la Porte de Bagnolet, à Paris, en Foyer d'accueil pour jeunes travailleurs. Au départ, quelques jeunes trouvent plus économique et plus pratique de loger à 6 dans ce local loué à bas prix à la ville de Paris que dans une chambre d'hôtel à 15.000 fr. par mois. Bientôt, sous la poussée des demandes, ils sont huit, puis douze. Les lits ont été empruntés, ainsi que les couvertures et les quelques meubles qui complètent un mobilier rudimentaire.

En un an, 66 jeunes travailleurs de 16 à 25 ans ont été dépannés dans cet ancien octroi. Une petite statistique a été faite : 24 sont venus de leur propre initiative, aiguillés par d'anciens pensionnaires ; 27 ont été envoyés par des services sociaux ; 12 par des organisations de jeunesse ; 2 par un délégué à la liberté surveillée. Il est intéressant de noter également que sur les 66 jeunes gens, la majorité, soit 37 étaient issus de familles déséquilibrées (parents décédés, divorcés, séparés). Par ailleurs, 26 venaient de province pour faire des stages de formation professionnelle à Paris. Plusieurs de ces garçons sont arrivés au Foyer au bord de la détresse morale et matérielle, n'ayant plus un sou, ayant couché plusieurs nuits sur des bancs de square.

L'exiguité du local contraint les organisateurs du Foyer de la Porte de Bagnolet à n'en faire qu'un foyer d'accueil et de dépannage. Les jeunes restent, en moyenne, un mois et demi. Seuls, le responsable et son adjoint sont stables : ils travaillent eux-mêmes ; le responsable est un ouvrier fraiseur de 21 ans. Il a le souci constant d'associer, dans la mesure des possibilités de chacun, tous les jeunes à l'organisation et à la gestion du Foyer.

Celui-ci est donc l'affaire de tous. Le règlement a été conçu par les jeunes eux-mêmes. Le petit nombre favorise au maximum l'intégration des nouveaux, l'entraide fraternelle pour le travail ou la chambre à trouver, la camaraderie dans les loisirs. Cette chaleur de l'amitié vaut toutes les psychothérapies. Ainsi, lorsque R... arrive au foyer, il présente l'aspect d'un garçon débile et renfermé. Ses parents sont séparés. Il a 18 ans mais il en paraît 13, tant il est chétif. L'assistante sociale, qui suit son « cas », estime qu'il est débile mental. Les trois premiers jours qu'il passe au foyer, on n'entend pas le son de sa voix. Puis, encouragé, soutenu par le climat amical, il sort de lui-même. Il dit quelques mots. Mis en confiance, il s'exprime de plus en plus. Il retrouve courage en s'apercevant que les camarades du foyer ont connu une situation analogue à la sienne et qu'ils ont réussi à vaincre leurs difficultés. Dix jours après son arrivée, impressionné par les salaires de ses camarades et aiguillé par eux, il change de situation : son salaire passe de 17.000 à 30.000 francs par mois. R... est devenu un des éléments les plus vivants du foyer.

On pourrait citer de nombreux cas analogues. Ce sauvetage, cette réadaptation, militent en faveur de nombreux foyers de dépannage ouverts dans les grandes villes. Cependant, l'équipe d'adultes qui épaulent les jeunes responsables du foyer de Bagnolet ressentent le besoin, surtout pour les jeunes de 16 à 20 ans, de foyers mieux équipés, susceptibles de les accueillir plus longtemps et dans des conditions matérielles plus favorables.

II - LES JEUNES TRAVAILLEURS A LA RECHERCHE D'UN FOYER

De ces trois expériences — et aussi de quelques autres dont nous n'ignorons pas les recherches et les réussites — nous allons essayer de dégager quelques réflexions. Et, tout d'abord, il convient d'évoquer les jeunes travailleurs eux-mêmes, qui cons-

tituent la « clientèle » des foyers, avec leurs caractéristiques et leurs besoins.

Examinons leurs problèmes particuliers suivant leurs âges.

Les plus jeunes

Les plus jeunes ont 14, 15 ans : ils sortent de l'école primaire, avec ou sans certificat d'études. Originaires d'un bourg ou d'un village voisin, leurs parents les ont placés en apprentissage dans une entreprise de la ville. Ou encore, ils sont élèves de l'enseignement technique : centre d'apprentissage ou collège technique. Souvent ces établissements ne possèdent pas d'internat ou, quelquefois, leur internat se trouve réduit à un dortoir, sans éducateur ; les jeunes doivent prendre leurs repas au restaurant voisin et le petit déjeuner au café d'en face ; ils n'ont d'autres rapports, dans ce domaine, qu'avec l'Administration, souvent représentée par le concierge de l'établissement, qui n'a pas forcément une vocation pédagogique bien marquée.

Dans le cadre de l'entreprise ou de l'enseignement technique, les jeunes de 14-15 ans apprennent donc un métier ; quelquefois ils sont même plongés brutalement dans la vie de l'usine, affectés déjà à des tâches d'adultes.

Sans doute, ces garçons et ces filles sont-ils, en général, étant donné leur âge, moins abandonnés à eux-mêmes que les plus âgés. Leur famille s'est au moins préoccupée de leur trouver un correspondant en ville ; ou les a logés chez un parent, chez un ami, chez l'ami d'un ami. Souvent ces jeunes peuvent retrouver leur famille pour le week-end, dans la mesure où elle n'est pas trop éloignée. Le cordon ombilical n'est pas encore coupé. Mais alors, le jeune vit, parallèlement, dans deux mondes différents, sans grandes références l'un à l'autre. Il faut par ailleurs ne pas se faire trop d'illusions sur le soutien éducatif et moral que peuvent constituer des familles, même alliées ou amies, pour le jeune travailleur. Deux cas sont également à redouter. Ou bien la famille d'accueil se contente, avec quelques bonnes paroles, de jouer le rôle du logeur classique et, à condition peut-être que le jeune ne dérange pas trop par des rentrées

tardives, le soir, ou par un excès de malpropreté dans sa chambre, le voilà libre de faire ce qu'il veut. Ou bien la famille prend son rôle très au sérieux, cherche à contrôler l'emploi du temps du jeune travailleur et vise à l'intégrer dans le rythme familial, avec ses diverses exigences, et le jeune risque fort d'éclater dans ce cadre. Il ne faut pas oublier que notre jeune travailleur est un adolescent, ce qui ne facilite pas les relations, particulièrement les relations du type familial.

Ceux qui ont 16-17 ans

Il y a tout d'abord ceux que nous venons d'évoquer, et qui grandissent. Petit à petit, ils s'adaptent, ils se sont adaptés. Espérons-le. Nous essaierons plus loin de sonder un peu ce terme ambigu.

Mais il y a aussi tous ceux qui entrent à cet âge de 16-17 ans dans la vie professionnelle. Ils sortent d'une école, d'un centre d'apprentissage où ils ont peut-être conquis leur C.A.P. Les voilà qui débarquent dans le monde du travail, contraints, parfois, d'accepter d'autres postes ou d'autres métiers que ceux auxquels ils s'étaient destinés et préparés. Ce changement, imposé par les circonstances économiques, n'est pas accepté sans regret, voire sans désenchantement.

A 16-17 ans, il y a aussi ceux qui, d'origine citadine, ont dû quitter le toit familial pour une raison ou pour une autre. La famille, trop nombreuse, ou logée trop à l'étroit, ne peut plus subvenir aux besoins du jeune homme ou de la jeune fille. L'émancipation des jeunes est plus tôt réalisée dans la classe ouvrière, à plus forte raison dans le prolétariat. Il faut compter aussi les émancipations forcées, dues aux divorces et aux remariages des parents : les jeunes doivent partir le plus vite possible. Cela existe, bien entendu, dans toutes les couches de la population : mais, alors que le jeune bourgeois est interné dans un lycée ou un collège, le jeune travailleur est contraint non seulement de vivre ailleurs, mais aussi de subvenir à ses besoins.

A 16-17 ans, quelquefois plus tard, de jeunes ruraux que

l'on a gardés à la ferme paternelle deux ou trois ans après la scolarité, parce qu'ils rendaient service, sans trop coûter, et aussi parce que « la mère » ne se résignait pas à les voir partir, doivent enfin quitter la terre natale. Leur cas ressemble, bien entendu, à celui de leurs camarades ruraux qui, eux, sont partis plus jeunes. Avec des nuances, importantes, cependant. Leur adaptation au milieu urbain et au milieu professionnel, sera peut-être moins pénible, moins douloureuse, mais plus difficile, parce que plus tardive ; le travail de la terre les a déjà marqués, avec son rythme, le grand air, le silence, la dépense physique. Ensuite, il leur faut bien reconnaître — personne n'y avait pensé pour eux — qu'ils n'ont pas de métier. Ils sont bons pour la Formation Professionnelle des Adultes (anciennement dite « accélérée ») ou pour les emplois de manœuvres, de manutentionnaires, d'ouvriers spécialisés.

Il faut ajouter à cette énumération les jeunes expatriés, les nord-africains, par exemple. Sans doute retrouvent-ils souvent un parent ou un ami et la communauté raciale et linguistique, surtout loin du pays d'origine, créent ou ressoudent des liens étroits d'entraide et d'amitié. Mais les parents ou les amis retrouvés ne peuvent souvent guère mieux offrir que le partage fraternel d'une misère matérielle et morale.

Dépaysement et isolement

L'énumération que nous venons de faire est loin d'être exhaustive. Mais elle reflète une partie importante de la jeunesse ouvrière qui pourrait trouver une aide dans un foyer. Il convient de dégager, brièvement, quelques constantes psychologiques de ces jeunes, constantes qui nous éclaireront sur l'action à entreprendre.

La première chose qui frappe lorsqu'on étudie le cas de ces jeunes travailleurs, c'est leur isolement, leur dépaysement. L'isolement est toujours pénible à l'homme ; d'instinct, les groupes qui veulent punir un de leurs membres, pratiquent à son égard la quarantaine. Mais l'isolement du jeune rural transplanté dans la civilisation urbaine revêt les sombres couleurs de l'exil.

Phénomène courant, son pays, de loim, se pare de toutes les séductions, et la nostalgie qu'il ressent pour lui ne facilite pas son adaptation aux nouveaux modes de vie qui lui sont imposés.

Car il faut observer des jeunes transplantés pour réaliser combien la civilisation — disons, plus simplement, les modes de vie — urbaine diffère des modes de vie rurale, qu'il s'agisse des villages ou des bourgs. Cela est d'autant plus sensible, bien entendu, que l'individu passe d'un petit village à une grande ville : Paris, Lyon, Marseille ou Lille, avec leur circulation intense, les gens qui courent après le métro, le tramway ou l'autobus, leur décor de pierre, de bitume et de ferraille où plus rien de vivant ne subsiste, leur rythme haletant. Plus difficile encore est de s'adapter au rythme des relations humaines : le citadin ne parle pas le même langage, il étourdit son interlocuteur sous un flot de paroles, il est pressé de conclure ou il répond à côté de la question avec une facilité déconcertante. Or le jeune travailleur doit beaucoup parlementer pour résoudre la plupart de ses problèmes vitaux : embauchage, logement ; mais aussi les petits problèmes quotidiens tels que le lavage, l'entretien et le renouvellement de son linge et de ses effets, problèmes d'autant plus délicats à résoudre pour lui qu'ils étaient résolus, jusqu'ici, en famille.

En bref, il y a là un phénomène que les psychologues ont qualifié d'*acculturation* sans l'éclairer beaucoup. Ce qui est certain, c'est que ce passage d'un mode de vie à un autre ne se fait pas sans souffrance. La désadaptation qui s'ensuit ne peut être que douloureuse, angoissante. Elle requiert, de toute évidence, pour évoluer, des conditions affectives favorables.

Problèmes d'adolescents

Ce dépaysement, cet isolement, sont d'autant plus dramatiques qu'ils affectent des êtres en pleine adolescence, on ne l'oublie que trop. Nous sommes à l'âge du repli sur soi, de la pudeur des sentiments. L'adolescent se heurte à l'incommunicable. L'isolement, le dépaysement vont renforcer ces tendances qui ne sont, sans doute, pas entièrement néfastes, mais qui comportent

toujours des dangers. Dangers conjurés, en général, par la découverte de l'amitié, avec ses confidences alternées qui ressemblent tant à ce « monologue collectif » dont M. Piaget a qualifié les pseudo-conversations de l'âge égocentrique. Mais cette possibilité d'expression est refusée au jeune travailleur dépaycé ; l'isolement renforce ses tendances au repliement. Et cette frustration, jointe à une certaine pauvreté du langage, explique sans doute chez les jeunes travailleurs — comme chez tous les adolescents — un certain langage agressif, par son ton ou sa grossièreté.

L'isolement, le dépaycement vont aussi renforcer les difficultés que l'adolescent ressent tout naturellement dans ses relations avec l'autre sexe. On ne parle pas aux jeunes filles de la même façon à la ville et à la campagne. Le jeune transplanté souffrira, sans doute, de sa timidité excessive ; la jeune fille, elle, risque d'être trop sensible aux beaux parleurs de la ville...

Un autre caractère de l'adolescence est encore renforcé par le dépaycement : l'instabilité. Changement continu de places, de logement, etc... A moins que la réaction inverse ne se produise : le jeune « se terre » dans l'habitude prise à son arrivée, sans sortir du quartier où il travaille et où il habite, sans même chercher mieux, sans même varier son itinéraire quotidien.

Inadaptations affectives

C'est toute la psychologie de l'adolescence ouvrière qu'il faudrait refaire ainsi ; et l'on sait bien que cette étude n'est même pas faite. Nous nous contenterons donc de ces quelques notations.

Pendant, pour terminer ce rapide examen des jeunes travailleurs en quête d'un foyer, il faut insister sur leurs inadaptations affectives. Il ne faut pas oublier que tout adolescent est un écorché affectif. La transplantation lui impose, sans doute, un masque de « dur » ou d'indifférent. Mais on ne saurait en être dupe : la chute prématurée du nid familial laisse toujours, à quelque niveau que ce soit, une blessure.

Mais, on l'a déjà signalé, nombre de ces jeunes travailleurs

isolés, ont dû partir pour des raisons familiales. Leurs parents sont séparés, divorcés, remariés ou, ce qui est quelquefois aussi bien, décédés. Leur personnalité adolescente se complique de situations œdipiennes mal évoluées, de fixations abusives. Ils vont et viennent, évoluant comme des explosifs au milieu des populations : de temps en temps ils explosent et cela fait des dégâts et du bruit. Je pense aux orphelins assassins de Saint-Cloud tirant à bout portant sur un couple d'amoureux à l'abri dans une voiture : il ne faut pas être grand psychologue pour comprendre que, sans le savoir, ils ont tiré sur un bonheur — amour et sécurité — pour eux irréalisable. Sans doute, en présence d'un crime, ne peut-on s'empêcher de penser en termes de prévention sociale : et il faut reconnaître que l'on fait fort peu de choses en ce domaine et que l'on s'attache davantage à dépister la tuberculose que les déviations affectives. Mais peut-être pourrait-on penser aussi à l'équilibre, au bonheur des individus considérés en eux-mêmes : c'est l'optique de l'éducateur. Qu'il nous suffise de conclure ici que les éducateurs, dans les foyers de jeunes travailleurs — comme dans tous les organismes s'intéressant à l'adolescence — doivent être, sinon des psychologues ou des psychothérapeutes, du moins des pédagogues sensibilisés aux problèmes des inadaptations affectives.

III - DE QUELS ÉDUCATEURS S'AGIT-IL ?

Nous en arrivons ici au problème des éducateurs. Ce terme même heurte souvent les représentants du monde ouvrier et, faut-il le préciser, les jeunes travailleurs eux-mêmes.

Pour ce qui est des jeunes travailleurs, adolescents déjà engagés dans la vie adulte, la réaction est toute naturelle et il est évident que le terme d'*éducateurs* n'est pas à utiliser dans le langage de la vie quotidienne. Mais au delà des mots, c'est de la réalité qu'il s'agit ici. En fait, lorsque des militants ouvriers s'élèvent contre l'idée qu'il faille des éducateurs dans un foyer de jeunes travailleurs, c'est contre une certaine conception de l'éducation qu'ils s'élèvent. Et l'on ne saurait trop les comprendre

et les approuver. On ne saurait être trop méfiant, en effet. L'éducation, qu'on le veuille ou non, est personnifiée par l'école, l'éducateur par l'instituteur qui condescend à vous apporter le savoir ; l'éducateur, c'est aussi la grand'tante ou la dame d'œuvres qui entend vous enseigner les bonnes manières. Il y a trop de « paternalisme » dans la pédagogie traditionnelle — la seule en usage, ne nous faisons guère d'illusions — pour que les militants ouvriers ne le sentent pas instinctivement et ne soient pas prévenus contre le mot même d'éducation.

Cette méfiance est salutaire. Il ne peut s'agir, bien entendu, d'une action éducative paternaliste qui vient d'en haut. Les éducateurs ne peuvent pas être de pseudo-intellectuels qui « se penchent » sur les jeunes ouvriers. La mission propre de l'éducateur est d'aider l'enfant ou l'adolescent à se développer, à s'épanouir, à fortifier ses différentes virtualités. L'éducation, dans un foyer de jeunes travailleurs, ne peut être conçue qu'en termes de pédagogie active.

S'il était besoin de justifier cette affirmation qui va de soi pour tous ceux qui ont un peu réfléchi sur les problèmes pédagogiques, on pourrait entrer dans les considérations suivantes :

1°) Tout d'abord, le milieu des jeunes travailleurs est loin d'être homogène. Nous avons signalé, plus haut, la diversité des cas qui se présentent dans les foyers et notre énumération était loin d'être exhaustive : que l'on songe à la diversité des caractères, des âges, des niveaux intellectuels, des formations antérieurement subies, des professions ou des métiers, des qualifications dans ces métiers, etc... Il est donc évident qu'une action éducative doit être individualisée ;

2°) Bien que divers, les jeunes travailleurs forment des groupes à l'intérieur desquels se multiplient les réactions interpsychologiques ; l'éducateur ne peut avoir d'action pédagogique que dans la seule mesure où il est accepté par le groupe ; or, il ne saurait en être accepté s'il veut jouer un rôle « paternel » ou « magistral » ;

3°) Les jeunes travailleurs, par définition, travaillent à l'usine ou à l'atelier. Ils passent donc la majeure partie de leur temps

en dehors du foyer ; ils en partent et y reviennent à des heures différentes, étant donné les différences d'horaires et les parcours plus ou moins éloignés. Par ailleurs, le temps qui leur reste leur appartient. Ils sont libres de passer leurs loisirs en dehors du Foyer. Il ne peut y avoir action pédagogique que par contacts fugitifs, que par l'atmosphère créée dans le Foyer ;

4°) Une pédagogie traditionnelle, paternaliste, ne peut se concevoir sans un barème de sanctions : le foyer, lui, ne peut se concevoir avec des sanctions. Impossible de « se plaindre aux parents », impossible de donner une colle. La seule sanction possible, c'est la mise à la porte. L'éducateur ne peut la considérer autrement que comme un échec. Sans doute y a-t-il des cas où l'on devra aider tel ou tel à trouver une solution meilleure pour lui que le foyer, mais cette ré-orientation, même si elle ressemble, pour un observateur impitoyable, à une sanction, ne doit pas être confondu avec elle. Si d'ailleurs le cas se produisait trop souvent, il faudrait faire la critique des méthodes employées et voir si le foyer est assez adapté aux besoins des jeunes travailleurs.

Ces quelques raisons supplémentaires militent en faveur d'une attitude pédagogique résolument active chez tous les éducateurs du Foyer. Il reste à se demander quels seront ces éducateurs.

Les militants ouvriers insistent souvent pour qu'ils soient issus du milieu populaire. Je ne crois pas qu'il faille avoir la superstition du milieu. Aussi bien s'agit-il avant tout d'un état d'esprit. On rencontre d'anciens ouvriers devenus cadres ou patrons qui ont perdu tout contact avec leur milieu d'origine. En revanche, nous connaissons tous des hommes et des femmes qui, issus des milieux les plus divers, ayant reçu les formations les plus différentes, ont su, en se mêlant à la vie ouvrière, tout à la fois rester eux-mêmes et devenir des travailleurs parmi les autres. Pour ne citer qu'une disparue, qu'il me soit permis d'évoquer la grande Simone Weil.

Sans doute, n'est-il pas demandé à chaque éducateur autant d'héroïque dépouillement. Mais il ne servirait à rien de nous dissimuler les exigences de cette tâche. L'éducation nouvelle, que

nous reconnaissons nécessaire jusques et y compris dans le cadre des Foyers de Jeunes Travailleurs, ne saurait être comprise comme une simple technique. Elle est avant tout fondée sur la notion trop méconnue de respect de l'enfant, de l'adolescent, de l'être plus faible parce qu'en devenir. Notion trop méconnue parce qu'elle n'avoisine en rien la facilité, non plus que le laisser-aller. Notion qui suppose une attitude d'humilité et de compréhension constantes. « L'éducatrice, écrivait Maria Montessori, doit surtout vaincre en elle, pour toujours, l'orgueil et la colère avant de s'approcher des enfants. » Cette proposition est à méditer longuement : elle est aussi vraie lorsqu'il s'agit d'adolescents.

Cette ascèse, car c'en est une, n'est pas à la portée de tous. Elle conduit logiquement l'éducateur, au Foyer de Jeunes Travailleurs, à devenir l'un des travailleurs, à participer aux tâches matérielles. L'éducateur en effet ne saurait se concevoir uniquement comme une sorte d'intellectuel-administrateur, préposé à la culture et aux loisirs. Si attaché qu'il soit à la culture, l'éducateur qui se contenterait de cette « planque » de fonctionnaire, serait vite considéré comme un parasite. Et cela diminuerait d'autant ses chances de contact avec les jeunes travailleurs. Ces derniers, sans analyser toujours leur sentiment, se sentent davantage de plain-pied avec d'autres travailleurs. Cette exigence a été vivement ressentie dans les trois foyers que j'ai évoqués plus haut et qui correspondent à des types de foyers très différents. Au foyer d'accueil — type Porte de Bagnolet — le responsable est un jeune travailleur qui va chaque jour à l'usine : pour rien au monde il ne quitterait son boulot pour devenir « taulier ». Dans des foyers un peu plus importants — type Courbevoie — comportant notamment un restaurant, il est évident que le responsable doit être détaché et aidé par un personnel spécialisé : j'y ai vu, pourtant, le « directeur » se lever le premier tous les matins pour préparer et servir le déjeuner des gars : le premier devait partir à 6 heures ; une autre fois, c'était lui qui faisait la plonge. Dans un grand foyer comme celui de Rennes, il y a sans doute encore davantage de personnel spécialisé ; mais, entre autres tâches, les éducateurs font le service au restaurant. Nous avons ainsi des éducateurs-plongeurs, des éducateurs-ser-

veurs, des éducateurs-balayeurs. Nous sommes loin du pédagogue classique qui a tant de peine à descendre (surtout mentalement, si j'ose dire) de son estrade séculaire.

Je parlais d'ascèse, tout à l'heure ; on avouera que le mot n'était pas trop inexact. Mais je voudrais préciser que ces tâches matérielles sont exécutées sans forfanterie. Elles n'emploient pas, bien entendu, tout le temps de l'éducateur et ne constituent pas l'essentiel de sa mission. Trop insister là dessus risquerait de déformer l'optique du lecteur : mais je crois que cela m'a permis d'indiquer dans quel climat se situe l'éducateur au Foyer.

Bien entendu, lorsque j'accole le terme éducateur aux humbles fonctions ménagères ou administratives, je n'entends diminuer en rien les exigences propres à la fonction pédagogique. Et ce serait une bien triste illusion d'imaginer que, pour des jeunes travailleurs, il suffit d'éducateurs au rabais.

Tout au contraire. Si l'on songe à tous les déficits qu'a accumulés le jeune travailleur dans les différents domaines (intellectuels, artistiques, affectifs, etc...) pour la simple raison qu'il est un jeune travailleur, et si l'on réfléchit au peu de chances qui lui sont données pour s'épanouir, on doit convenir qu'il y a tout intérêt à le mettre en contact avec de riches personnalités.

Il faudrait ici redire, avec plus d'insistance peut-être, ce que l'on a acoutumé de dire sur les qualités de l'éducateur (1). Il doit être un homme pleinement équilibré, notamment sur le plan affectif ; l'adolescent n'a guère à gagner au contact d'un adolescent prolongé ; il faut se garder de confondre dynamisme et déséquilibre. Mais il doit être aussi un homme engagé dans le mouvement de son époque et de sa cité, sans quoi il risque d'être stérile.

Enfin, nous l'avons déjà souligné, il est nécessaire que l'éducateur soit très averti des problèmes de l'adolescence et de ses inadaptations. Il y a peut-être, d'ailleurs, dans les Foyers de Jeunes Travailleurs un débouché pour les éducateurs de jeunes inadaptés.

(1) Cf. « L'éducateur est un homme en marche » dans mon *Education de plein vent* (Téqui).

IV - LE MILIEU ÉDUCATIF

D'après tout ce qui précède, il est évident que le rôle essentiel de l'éducateur au Foyer de Jeunes Travailleurs consiste moins à apporter directement aux jeunes qu'à créer un climat favorable : le « climat » est tributaire, on le sait, de relations humaines avenantes, d'un minimum d'organisation, de locaux agréablement décorés. On a honte à rappeler des vérités aussi élémentaires, mais, à l'expérience, on constate trop souvent de graves déficiences sur ces quelques points. Cependant, nous n'insisterons pas ici sur ces aspects, communs à toute entreprise pédagogique. Nous évoquerons plutôt quelques points particuliers, à l'occasion desquels, au long de la vie quotidienne, peut plus spécialement porter l'action éducative.

Le gîte et le couvert

Le foyer rend tout d'abord des services matériels : pour un prix modique, il offre le gîte et le couvert. Services matériels qui sont non seulement la condition indispensable de la vie ; mais aussi l'occasion de satisfaire aux besoins de sécurité et d'intimité qui se manifestent en tout individu.

Bien entendu, la disposition des locaux a ici une grande importance. Le dortoir doit idéalement disparaître et se voir remplacé par des chambres : l'équipe rennaise préconise des chambres de trois pour les moins de 18 ans, des chambres individuelles au-delà. Il est indispensable d'y prévoir des volumes de rangement personnels, avec un placard fermant à clé.

Surtout si les chambres se ressemblent toutes, il n'est pas indifférent de prévoir, à l'intérieur de chacune d'entre elles, des dispositions différentes et une décoration originale (ne serait-ce que la couleur du papier ou de la peinture). Il est important, en effet, d'individualiser au maximum le gîte de chacun. Un bon équipement sanitaire favorisera également les tendances à la propriété qui existent chez tout adolescent, mais qui demeurent

trop souvent sous-jacentes jusqu'à ce que s'éveille le besoin d'élégance.

La proximité de la chambre (ou de l'appartement) de l'éducateur, si elle témoigne du moins d'un minimum d'ordre et de propreté, peut entraîner, par contagion, les jeunes à faire cet effort, au moins hebdomadaire, d'hygiène et de rangement. Je dis bien : par contagion, car il est tout-à-fait exclu que l'éducateur fasse le pion. Mais le voisinage, normalement, entraîne des contacts et des visites. Ces détails pratiques ne sont pas sans importance, non seulement par leurs incidences dans la vie quotidienne, mais pour leur retentissement sur le plan de la vie mentale.

Aussi importants, sinon davantage, sont les aspects éducatifs de la nourriture, et les jeunes travailleurs ont aussi besoin que les autres adolescents que l'on veille sur ce qu'ils mangent. Ce n'est pas uniquement pour réduire le personnel domestique que des éducateurs, au foyer de Rennes, servent au restaurant. Ce « service », dans sa technicité, exclut tout conseil de caractère paternaliste, mais il permet sinon de prévoir des menus individualisés, tout au moins de satisfaire amplement l'appétit de chacun.

La composition des menus doit évidemment tenir compte de la diététique propre à l'adolescence ; mieux encore, des affichettes humoristiques peuvent, sur des murs du restaurant, souligner les qualités de tel aliment, de telle boisson ou montrer l'intérêt de leur dosage. Notre système français d'éducation est si intellectualisé qu'on ne se donne jamais le temps, avant la crise de foie et l'obésité menaçante de la trentaine, de réfléchir un peu à ce que l'on mange. Or, les jeunes travailleurs, appelés à manger dans les petits restaurants ou « sur le pouce » au hasard des chantiers, sont exposés à se mal nourrir (abus des féculents bon marché et de charcuterie notamment). Le foyer a, sans aucun doute, un rôle important à jouer dans ce domaine.

L'argent

C'est là un aspect particulier de la jeunesse ouvrière : elle est déjà aux prises avec l'argent. A l'arrivée au foyer, note

Jean Maigne, « il n'y a pas de ressources ; rarement le candidat peut payer une quinzaine d'avance — seuls les provinciaux ! — de sa cotisation. Dès lors, trois sortes de comportement : celui qui ne paiera jamais et ne s'assimilera pas, celui qui sera toujours en retard, celui qui sera toujours à jour. Dans le premier cas, un effort de solidarité des camarades s'avérant vain, la séparation s'impose. Dans le second cas, le sujet sera plus ou moins pris en tutelle par un des groupes d'affinité de la communauté, encouragé, grondé, encadré. Dans le troisième cas, le « gars » est sociable, ou le devient, manifeste une certaine initiative morale ou culturelle. »

L'attitude vis-à-vis de l'argent reflète la personnalité de l'individu ; il n'est pas impossible, par une action pédagogique, de modifier ce comportement et, ce faisant, de faire évoluer la personnalité. Rien n'est plus significatif, à ce sujet, que d'observer l'utilisation des salaires : « Il est à noter, poursuit Jean Maigne, qu'avec les disponibilités assurées par les conditions du Foyer, l'arrivant, au bout de deux mois, a renouvelé sa garde-robe ; à cinq ou huit mois, il achète un vélo, moto, accordéon, guitare, poste de radio, appareil de photo. Avec le premier costume neuf, la personnalité se révèle, qualités et défauts ; avec l'équipement, le projet d'existence. La plupart investissent ainsi, quelques-uns épargnent, tous de formation paysanne, et deux sur trois de ces derniers non sans ladrerie. »

Les loisirs

Il n'y a pas ici de règle absolue, sinon celle de la liberté. Liberté de choisir, à l'intérieur du foyer, les activités de loisirs qui plaisent ; liberté de prendre ses loisirs à l'extérieur. Il est même bon d'inciter les jeunes à adhérer à des associations sportives, ciné-clubs, chorales, etc... à l'extérieur du foyer : le foyer, en effet, ne constitue pas une fin en soi. Il est important à cet égard, que le foyer ait le souci de diffuser un certain nombre d'informations concernant les activités culturelles, touristiques, sportives, de la région.

A l'intérieur du foyer, la formule des « ateliers » semble la

meilleure. Plusieurs salles consacrées à cet effet permettront à des petits groupes de se réunir par affinités et de se lancer dans des activités diverses : clubs de photo, musique, bibliothèque, etc... Il est bon que, pour chaque activité, il y ait un responsable, non seulement pour entretenir le matériel, mais pour animer les réunions et donner une initiation technique à ceux qui en ressentiraient le besoin.

La culture

On associe volontiers, de nos jours, la notion de culture à celle de loisirs. Sans doute parce que, pour un travailleur surtout, ce n'est guère que pendant ses loisirs qu'il peut cultiver son esprit. Mais il s'en faut que les loisirs aient tous la même valeur à cet égard. M. Guéhenno a tenu à ce sujet des propos définitifs en critiquant amèrement la politique de l'Éducation Nationale qui a remis la culture populaire « entre les mains des montreurs de marionnettes et des boxeurs. »

Mais, est-il possible, concrètement, d'aider les jeunes travailleurs à accéder à une culture, à une pensée personnelle ? La plupart d'entre eux n'utilisent que des schémas intellectuels collectifs qui les retiennent dans les filets d'un conformisme pesant. « Le jeune ouvrier, se demande Jean Maigne, a-t-il encore des capacités créatrices ? Dans tous ses moyens d'expression : écriture, parole, danse, musique, peinture, le jeune ouvrier cherche à reproduire des modèles : pas en vogue, airs dans l'air, caricatures de journaux, dessins animés, cartes postales, lettres naïvement et gauchement protocolaires... La destruction des « pochoirs » mentaux est quasiment impossible dans la plupart des cas... C'est d'un traitement psychique, beaucoup plus que d'un enseignement, d'une instruction, d'une éducation ou formation artistique, professionnelle, sociale, qu'ils ont besoin. »

Sans doute faut-il distinguer, parmi les individus, l'origine sociale, la qualification professionnelle. Sans doute faut-il distinguer les manœuvres sans avenir, sous-prolétariat en puissance, et les ouvriers qualifiés, souvent issus, non de milieu ouvrier, mais des classes moyennes. Il faut faire la part du niveau

intellectuel, de la pauvreté éducative du milieu familial dans lequel ils ont été élevés, des conditions matérielles insuffisantes qui ont été les leurs depuis leur enfance. Mais je ne peux m'empêcher de songer qu'ils ont fréquenté l'école pendant huit années et qu'au lieu d'aider à leur développement intellectuel, au lieu d'être un entraînement mental, elle les a abrutis de formules indigestes, elle leur a donné l'habitude des schémas stéréotypés, elle leur a fait mesurer la vanité de l'effort mental et les en a dégoûtés. A l'âge où c'était possible elle n'a rien fait pour les guérir de leur instabilité, sinon leur infliger des punitions stupides. Il serait temps de mesurer les responsabilités de l'école.

Les éducateurs attachés à promouvoir une culture ouvrière le savent bien. Ils sont à même de vérifier l'importance de l'intérêt en pédagogie : « une gourde ramenée d'Espagne par un ami et le garçon s'intéresse à la géographie ». La bibliothèque n'attire guère ; mais tel livre, passé par un tel, retient l'attention.

Bien entendu, les animateurs auront intérêt à utiliser les techniques pédagogiques (par exemple le club de lecture) mises au point par des organismes compétents, tel *Peuple et Culture* ; mais l'on voit à quel point cette action culturelle doit rester souple et individualisée, si elle veut être efficace.

Formation civique

Cette expression peut sembler équivoque ; c'est que l'éducation civique, comme toutes les formes d'éducation, peut être conçue d'une façon statique ou dynamique. En réalité, l'éducation civique au foyer se fait de la manière la plus simple : chaque jour des informations tirées d'un journal ou de la radio alimentent les conversations, les discussions. Souvent, il faut bien le dire, ce sont les faits divers ou les événements sportifs qui retiennent l'attention. L'éducateur, mêlé à ces conversations, ne néglige pas ces centres d'intérêt spontanés ; mais il éveille l'intérêt pour la politique intérieure et extérieure, il apporte d'autres points de vue, d'autres journaux. Sans doute, il y a des thè-

mes plus « engagés » et qui seraient systématiquement bannis d'une institution pédagogique en dehors de la vie, comme l'école : c'est, par exemple, les mouvements ouvriers (ce que les journaux qualifient d'*agitation sociale*) ; c'est la guerre d'Algérie où ces jeunes vont aller bientôt et dont ils reçoivent les messages de leurs camarades sous les armes.

Brûlante ou non, l'actualité est commentée, discutée. Il ne peut s'agir pour l'éducateur d'orienter ses jeunes camarades vers une position préparée d'avance, mais bien plutôt de leur permettre de prendre conscience de certains problèmes, de pénétrer plus à fond certaines questions, de se faire, s'il est possible, une opinion personnelle.

V - UN APPRENTISSAGE DE LA LIBERTÉ

On pourrait multiplier ces différentes notes : les aspects pédagogiques du foyer des jeunes travailleurs sont innombrables, puisque le foyer est essentiellement un endroit où l'on vit, sans pouvoir faire abstraction de ce qui se passe à l'extérieur, puisque, par définition, les jeunes travailleurs vont au travail et, bien entendu, partout où ils veulent aller. Le foyer, sur le plan pédagogique, a donc pour mission essentielle d'aider les adolescents et les jeunes à faire l'apprentissage de leur liberté.

C'est là l'éducation la plus passionnante, mais aussi la plus difficile. Je ne puis m'empêcher d'évoquer, en terminant ce propos, les adolescents de nos lycées et collèges qui goûtent les bienfaits de l'internat. Sans doute une ou deux expériences d'internats-foyers nous annoncent peut-être un renouveau pédagogique dans ce domaine ; mais il suffit de prendre connaissance de l'enquête menée l'an dernier par la Fédération des Parents d'Elèves des Lycées et Collèges pour mesurer à quel point les internats sont aujourd'hui anachroniques et mal adaptés à leur tâche (1) ; on y respecte bien sûr une tradition, puisque déjà

(1) Nous sommes heureux que ces remarques, si importantes, viennent après celles de M. Compagnon, qui nous a dit ce que devait être le véritable internat (N.D.L.R.).

Montaigne parlait des « geoles de jeunesse captive ». Tradition qui montre à quel point notre pédagogie universitaire, tournée vers le seul intellect, est incapable de considérer l'homme dans son ensemble.

En marge de ce piétinement dans les sentiers battus, les foyers de jeunes Travailleurs constituent non seulement des centres de prévention sociale, mais des expériences pédagogiques très intéressantes. Qu'on le veuille ou non, le mouvement pédagogique français, en ce milieu de XX^e siècle, se situe en dehors de l'école : l'éducation nouvelle, dont l'école n'a pas voulu, s'illustre dans la rééducation des inadaptés, dans les colonies de vacances et maintenant dans les foyers de jeunes travailleurs



VIE DU MOUVEMENT

I

Puisqu'il s'agit de la vie de notre mouvement d'Education nouvelle, et que nos abonnés sont bien, comme nous, désireux que notre Mouvement vive, nous demandons instamment à ceux d'entre eux qui ne l'ont pas encore fait, de régler leur abonnement (750 fr. ou 1.000 fr.) pour l'année scolaire 1956-57. Et nous saisissons cette occasion de remercier ceux qui l'ont déjà fait.

II

Nous nous excusons de l'erreur commise sur la couverture du n° 48, qui devait porter l'indication décembre 1956 (et non janvier 1957.). Nous travaillons d'ailleurs à rattraper notre retard, et à faire paraître en mars les deux numéros 49 et 50.

III

Notez notre changement d'adresse :

7, rue de Navarre, Paris 5.



INFORMATIONS

Une importante exposition de travaux des élèves de l'école Ferdinand Cocq d'Ixelles (Belgique) se tient à l'Institut pédagogique national, 29, rue d'Ulm, jusqu'au 30 avril. L'exposition est consacrée à la couture et aux arts décoratifs.



La *Vie Active*, Association pour le développement du travail manuel dans l'éducation (20, rue Guersant, Paris, 17^e) qui est dirigée, comme on le sait, par M. A. Boekholt, un de nos amis et collaborateurs, a tenu, à l'occasion de son 10^e anniversaire, un congrès placé sous les hauts patronages de M. le Ministre de l'Éducation Nationale et de M. le Garde des Sceaux. Ce congrès a eu lieu les 3, 4 et 5 mars, à l'Institut pédagogique national, 29, rue d'Ulm. Une séance publique inaugurale a eu lieu le dimanche 3 à 14 h. 30, accompagnée d'une partie récréative (musique, chant, art dramatique). Les deux jours suivants ont été consacrés à diverses communications sur les aspects pédagogique, artistique, culturel et social du travail manuel éducatif. Pendant toute la durée du Congrès, des travaux manuels réalisés par les stagiaires du centre national de la *Vie Active* ont fait l'objet d'une exposition permanente.



On nous annonce la fondation

d'une *Association des Amis du Musée Pédagogique et Foyers Artistiques pour la Jeunesse* qui a pour but d'aider le Musée à l'organisation d'expositions, et à la création de foyers artistiques et de musées « destinés à initier les jeunes à l'histoire de l'art, des sciences et à la civilisation ». Le Président de l'Association est M. R. Huyghe, professeur au Collège de France, le secrétaire, notre ami et collaborateur M. Majault, administrateur civil à l'Institut National pédagogique.

L'Association publiera régulièrement des *Cahiers* dont le premier vient de paraître, consacré à divers aspects de l'enseignement audio-visuel, et à l'utilisation des musées.

Rappelons à ce sujet le cahier de l'E. N. F. (n^o 4) que notre collaboratrice Mme G. Dreyfus-Sée avait consacré à ce problème.



Les C. E. M. E. A. organisent 2 stages de formation de moniteurs de colonies de vacances maternelles, le premier du 11 au 20 avril (réservé aux candidats domiciliés dans l'Académie de Paris, inscriptions 20, rue Vieille du Temple, Paris 4^e), le second, à recrutement national, du 3 au 12 mai (inscriptions 6, rue Anatole de la Forge, Paris 17^e).



Un 4^e Congrès national de jardinières d'enfants est organisé

par les soins de l'Union Nationale du Jardin d'Enfants français et l'Association des Centres de Formation des Jardinières Educatrices. Il se tiendra à Lille du 25 au 27 avril. Il aura pour thème : *la discipline personnelle*, et s'efforcera de donner une réponse à la question : *Comment aider les enfants à commencer, dès le jardin d'enfants, l'apprentissage de la discipline personnelle ?* (Renseignements et inscriptions : Secrétaire du Congrès des Jardinières, 18, Bd. Vauban, Lille).



Notre ami L. Raillon, qui dirige l'excellente revue *Educateurs*, et qui ne craint jamais de dire haut ce qu'il pense et de s'attaquer aux forteresses les plus solides de notre tradition-

nelle éducation, s'attaque cette fois à son tour, à une des plus vénérables et des mieux défendues, celle qui renferme les *manuels scolaires*. En une série d'articles, dus à Cousinet, à B. Aumont, à A. Conquet, et à lui-même il dénonce le mal, l'absurdité de ces ouvrages (les nombreux exemples qu'il cite sont à méditer), le surmenage qu'ils ajoutent à celui qui est causé par l'enseignement, l'ignorance où sont trop d'auteurs des connaissances réelles (en particulier du vocabulaire) des écoliers auxquels ces ouvrages s'adressent. Un manuel pourrait, et devrait, être pour l'élève un bon instrument de travail, être à son service. Alors qu'il est au service du maître, du maître, qui n'en a pas, ou ne devrait pas, en avoir besoin.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

H. J. EYSENCK, *Us et Abus de la psychologie*, Coll. Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1956.

Cet ouvrage (traduit de l'Anglais par Mlle Demonceau), avec son titre un peu voyant, destiné sans doute à frapper l'esprit du lecteur, est plus et mieux qu'un ouvrage de vulgarisation, tout en restant aisément accessible à tous. C'est un recueil de réflexions, dans lesquelles l'auteur a mêlé le libre examen, l'érudition, l'esprit critique, et, à l'occasion, de l'humour, sur un cer-

tain nombre de grands problèmes psychologiques qui sont des problèmes actuels que tentent évidemment de résoudre les psychologues spécialisés, mais auxquels de plus en plus le grand public s'intéresse. En ce qui concerne la psychologie individuelle, un chapitre est consacré à la théorie et à la pratique des tests, concernant la mesure de l'intelligence, un autre aux anomalies, soit par la psychothérapie, soit par les traitements psychanalytiques auxquels M. Eysenck ne ménage pas ses critiques, critiques très sévères, peut-être pas toujours très im-

partiales, mais qui font réfléchir. La psychologie sociale occupe deux chapitres, un sur la psychologie professionnelle (orientation, sélection, problèmes du travail), un autre sur les attitudes sociales (préjugés nationaux, opinion publique, politique). R. C.

W. O. STANLEY, *Education et Intégration sociale* (Education and social integration, New-York, Teachers College Columbia University, 1953).

C'est un des ouvrages représentatifs de cette pédagogie sociologique si en faveur aux Etats-Unis (contre laquelle s'élève d'ailleurs, en ce pays, quelques pédagogues dans des ouvrages récents, au nom de ce que nous appellerions chez nous la pédagogie philosophique ou morale). La tâche essentielle de l'éducateur est de préparer de bons citoyens, ou, plus généralement, de préparer de bons *sociaux* dont toute démocratie a besoin, et particulièrement la démocratie américaine. L'éducateur est le représentant de la société (*Vicar of society*) telle qu'elle existe à l'époque où il vit, et la société peut lui demander des comptes de son activité. « Les questions fondamentales, écrit l'auteur, concernant les buts auxquels l'école doit tendre et le type de caractère qu'elle cherche à former ne peuvent pas être séparés des problèmes majeurs du système social qui domine la société à l'intérieur de laquelle l'école existe... Toutes les questions fondamentales qui concernent les bases de l'ordre et de la clarté dans l'éducation publique

ont déjà reçu une réponse de la société elle-même. Dans ces conditions, la société sait ce qu'elle attend de l'école, et les éducateurs professionnels, à la fois en tant que membres de la société, et en tant que constituant un cours professionnel chargé de la direction d'une grande institution publique, savent ce que l'on attend d'eux... Si les éducateurs professionnels veulent imposer à leurs élèves une série de valeurs et un mode de vie que la société n'approuve pas, ils dépassent de beaucoup à la fois les limites de leur pouvoir réel et celles de leur légitime autorité ».

Et l'auteur conclut par cette définition, véritable profession de foi de la pédagogie sociologique : « L'éducateur est avant tout le représentant de la société, chargé non seulement de faire acquiescer aux jeunes les connaissances et les techniques nécessaires pour une participation effective aux activités de la société à laquelle ils appartiennent, mais encore de faire d'eux des personnes qui partagent les aspirations, les capacités, les idéaux et les croyances demandées à ceux qui sont vraiment des membres de cette société ». Cela suppose évidemment que la société soit arrivée à un accord général concernant les buts fondamentaux et les principes assurés de son mode de vie. Mais, malgré l'état actuel de crise, sur lequel il insiste tout au long de son livre, M. Stanley estime que les fondements de cet accord, de cette entente, existent déjà largement dans la tradition démocratique américaine. R. C.

ABONNEMENTS 1956-1957

Tous nos abonnements suivent l'année scolaire.
Ecole Nouvelle Française, 7, rue de Navarre, Paris 5^e
C. C. P. Paris 5255-74

TARIF POUR LA FRANCE : Abonnements.....	750 fr. par an
— de soutien	1.000 fr. —
VENTE au N°	150 fr. —
TARIF POUR L'ETRANGER	850 fr. —

BELGIQUE : Mlle Alice CLARET, 130 fr. belges
21, avenue de Foestraets, Uccle-Bruxelles
pour E.N.F. c.c.p. n° 609-35
Vente au n° 22 fr. belges

●

Prière de bien vouloir :

- Indiquer s'il s'agit d'un **réabonnement**.
- **Ecrire en capitales** tous les noms propres (nom de l'abonné, de sa rue, de sa ville).
- **Suivre exactement la suscription** de l'abonnement précédent, le nom surtout, (particulièrement dans le cas des établissements d'enseignement) pour éviter les envois en double.
- En cas de **changement d'adresse** ou de modification quelconque, joindre l'**ancienne bande et 30 fr. en timbres** (indispensable).
- Toujours indiquer au verso la destination de vos virements.
- **Avertissez-nous si vous désirez ne pas renouveler** votre abonnement le silence étant considéré comme un renouvellement tacite. Pour un désabonnement demandé **en cours d'année**, prière de nous régler les **numéros reçus** (120 frs par numéro).
- Merci de votre soin, qui évitera les erreurs et nous fera gagner du temps.



L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE

7, rue de Navarre, Paris 5^e